

L'avant-midi était interminable.

Dans le vestibule, une main crispée sur la poignée de la porte, Annabelle n'avait qu'une hâte : être enfin débarrassée de ce quatuor de vieilles femmes – amies et voisines de sa mère – venues lui apporter réconfort et nourriture en signe de sympathie et de compassion.

Cette visite, annoncée pour quelques minutes seulement, s'éternisait maintenant depuis plus d'une heure. Une heure pendant laquelle la jeune femme aurait eu des choses à faire avant de se rendre à l'hôpital pour le repas du midi.

Poliment, Annabelle patientait pendant que les quatre amies de sa mère piaillaient entre elles, pas encore prêtes à s'en aller, semblait-il.

Ces trois derniers jours, Annabelle avait couru dans tous les sens. Le stress ainsi que les allers-retours incessants entre l'hôpital et son travail de traductrice l'avaient mise à bout de souffle. S'installer dans la maison de son enfance allait lui permettre de gagner du temps. Cependant, il lui faudrait

ne pas trop tarder à s'imposer une routine de travail efficace avant de perdre complètement le rythme. L'échéancier de sa traduction n'était pas trop serré encore, mais comme elle supportait mal la pression – qui engendrait chez elle une forte anxiété –, elle avait déjà constaté que sa mauvaise concentration altérait son rendement. La condition de sa mère lui donnait bien assez d'inquiétude. Pas besoin de s'ajouter celle des délais.

Pour Annabelle, le plus difficile était les heures passées à l'hôpital, au chevet de cette femme qu'elle avait maintenant peine à reconnaître comme sa mère. Il y avait les longs épisodes de catatonie où le regard vide de Brigitte ne s'accrochait à rien, ne la voyait même pas. Et il y avait les intermèdes où elle sortait de sa torpeur, complètement amnésique.

Reviens, maman. Je promets de ne plus te faire souffrir. Pardonne-moi d'avoir été aussi stupide et bornée.

Comment ne pas se faire de reproches ? Leur dernière dispute – la plus récente d'une longue série – les avait plongées dans une guerre froide sans précédent. Elles ne s'étaient pas adressé la parole depuis plus de deux semaines.

Sa mère et ses bondieuseries...

– Un homme marié ! C'est un grave péché... « Que le mariage soit honoré de tous, et le lit conjugal exempt de souillure, car Dieu jugera les impudiques et les adultères. » C'est écrit textuellement dans le livre des Hébreux. Penses-y, Annabelle : tu vas détruire une famille. Tu vas voler un mari à sa femme, un père à ses enfants...

– Il faut toujours que tu exagères, maman. Il n'est absolument pas question qu'il quitte sa femme. On baise, c'est tout. C'est comme ça, de nos jours.

Annabelle éprouvait toujours le même plaisir incompréhensible – et un peu pervers – à faire réagir sa mère, à provoquer son indignation, à la scandaliser.

– Je ne te comprends pas, Annabelle. Tu connais mes principes, mais tu me racontes quand même tes histoires. Pourquoi fais-tu ça ? Pourquoi veux-tu encore me faire souffrir ?

– Ah non ! Ne recommence pas avec ça, maman ! Tu ramènes tout à toi. Pourquoi est-ce que je voudrais te faire souffrir ? Et si je ne te racontais pas tout, tu me reprocherais de te cacher la vérité.

Sa mère s'était tue un long moment. Contrairement à ce qu'Annabelle avait craint, elle ne s'était pas lancée dans un de ses prêches habituels.

– C'est trop, Annabelle, avait-elle décrété d'un ton singulièrement résigné. Je suis fatiguée. Je t'ai donné tout ce que j'ai pu – Dieu m'en est témoin –, mais je n'en peux plus. Je n'en peux plus de toi et de tes histoires. Laisse-moi vieillir tranquille, je le mérite. Va-t'en...

Annabelle était restée bouche bée.

– Tu me chasses ?

L'étonnement avait rapidement cédé le pas à l'arrogance.

– C'est une nouvelle forme de chantage ? Tu raffines tes méthodes, dis donc ! Puisque je ne suis pas une sainte comme toi, tu me mets à la porte, c'est ça ?

Brigitte n'avait pas mordu. Ses larmes habituelles n'étaient pas non plus venues forcer les excuses d'Annabelle.

– Je vais monter m’étendre, avait-elle annoncé sans lui lancer un regard. Fais-moi la grâce de ne plus être là lorsque je me réveillerai.

Peut-être Annabelle aurait-elle dû suivre sa mère à l’étage ; implorer son pardon d’être une fille aussi décevante ; lui promettre de s’amender... Elles auraient prié ensemble, comme elles l’avaient fait si souvent.

Prier pour défaire les nœuds de la discorde.

Pourquoi s’en était-elle abstenue ? Était-ce le besoin de tenir tête à sa mère qui l’en avait empêchée ?

Tirillée entre l’orgueil et le rejet, elle avait regardé sa mère gravir l’escalier. La lenteur de ses pas... Comme si elle avait espéré qu’Annabelle coure derrière elle.

Dans les faits, l’amant de la jeune femme n’était resté dans sa vie que le temps d’offenser sa mère.

La première semaine de leur discorde, Annabelle avait orgueilleusement attendu le coup de téléphone de sa mère. Il en avait toujours été ainsi lors de leurs différends : Brigitte l’appelait et Annabelle saisissait ce rameau d’olivier. Cette fois-là, contre toute attente, sa mère ne lui avait pas tendu la perche de la réconciliation.

La deuxième semaine, rongée par le remords et par l’ennui, Annabelle avait tenté de contacter sa mère à de nombreuses reprises. Chaque fois, elle avait buté sur le répondeur.

Les premiers messages laissés s’étaient voulus familiers, banals, comme si leur relation n’avait jamais été interrompue.

– Bonjour, maman d’amour ! Je voulais avoir de tes nouvelles. Rappelle-moi pour me dire comment tu vas. Bisous ! Je t’aime.

Pas de retour d’appel.

– Maman, pourquoi ne me rappelles-tu pas ? Je sais que tu es occupée avec tes cours de catéchèse, mais prends une minute pour moi. OK ?

Devant le mutisme de sa mère, Annabelle s’était faite insistante, puis carrément suppliante.

– Maman, je sais que tu as pris mes messages. Je le sais parce que tu as changé ton message d’accueil. Tu n’as pas le droit de rester fâchée contre moi. Tu as toujours dit qu’il faut savoir pardonner. Maman, je te promets que je vais changer. Je t’en supplie, rappelle-moi. Je m’ennuie de toi. J’attends ton appel. Je t’aime.

Le retour d’appel de sa mère était enfin venu, trois jours plus tôt, le matin même de l’accident qui avait entraîné son hospitalisation. Un message laissé sur le répondeur d’Annabelle pendant que cette dernière était sous la douche. Un message court. Précis. Cruel.

– Annabelle, je ne veux plus que tu me téléphones. Si tu continues de me laisser des messages, je ferai changer mon numéro. Ne le prends pas mal : c’est pour notre bien à toutes les deux. Je ne veux plus m’inquiéter pour toi. Ça me rend malade. Tu es une grande personne, maintenant. Tu n’as plus besoin de moi pour te dire quoi faire. Je t’aime. Essaie d’être heureuse.

Convaincue que quelque chose de très grave lui échappait, Annabelle avait quitté son petit appartement de Laval

avec précipitation. Tout au long du trajet qui la ramenait à Sainte-Agnès, son village natal, une intuition, obscure, déroutante, lui avait fait pressentir un grand malheur.

Annabelle avait trouvé sa mère gisant au pied de l'escalier qui menait à la cave. Dans son affolement, elle l'avait crue morte, ce qui avait engendré en elle un sentiment aussi effroyable qu'un jour de fin du monde. Elle se souvenait encore de la décharge d'adrénaline, des picotements qui s'étaient propagés dans ses muscles, de son sang pompé violemment dans ses veines.

Résultat de la chute : sa mère avait les deux jambes fracturées. Même si elle n'avait subi aucune blessure à la tête, son intellect semblait atteint. On avait dû l'installer dans un service sécurisé parce que, en dépit de ses jambes brisées, elle avait rampé dans les couloirs de l'hôpital, à deux reprises, comme à la recherche de la sortie.

Pauvre maman... Quand j'y repense... Je n'ose même pas imaginer dans quel état on l'aurait retrouvée si elle était restée plusieurs jours dans la cave avant que quelqu'un la découvre... Peut-être même qu'elle en serait morte.

Dans un hoquet d'horreur rétrospective, Annabelle poursuit son soliloque intérieur. De toute façon, les quatre mégères l'ignoraient totalement, trop occupées qu'elles étaient à discuter entre elles, comme si la jeune femme était une potiche.

D'accord, maman m'agace avec ses idées arrêtées et ses jugements, mais malgré nos différends, je l'aime. Oui, je l'aime. Profondément. Quand j'étais petite, je voulais mourir en même temps qu'elle parce que l'idée de lui survivre m'était insupportable. Je voulais être enterrée dans le même cercueil... Elle était mon unique raison de vivre ! Surtout après la disparition d'Anna...

Mais qu'est-ce qui a bien pu se passer pour qu'on en vienne là ? Les choses ont tellement changé entre nous. Dans la même minute, j'arrive à l'aimer et à la haïr. Si elle pouvait arrêter de toujours vouloir me faire la morale. Je ne suis pas une si mauvaise personne.

Le thème religieux avait été et était toujours la pierre d'achoppement de leurs mésententes.

– Tu ne veux plus aller à l'église ? Tu ne veux plus réciter tes prières ? Tu ne veux plus lire la Bible ? Dans ce cas, tu ne sors plus après l'école. Tu n'utilises plus le téléphone.

Le rire nasillard de la plus vieille de ses visiteuses la tira momentanément de ses pensées. Annabelle n'ayant aucune idée du sujet de leur conversation, elle se forgea un sourire de circonstance tandis que son esprit la ramenait dans ses souvenirs.

Son premier grand froid avec sa mère. Annabelle avait tenu son bout pendant presque cinq jours. Cinq interminables journées de rancune, de bouderie, d'ennui, durant lesquelles sa mère lui avait terriblement manqué. Pour retrouver l'attention de sa mère, elle avait fini par capituler et retourner à la pratique de sa religion.

Le retour à la vie chrétienne n'avait pas tout réglé instantanément, se rappelait Annabelle. Loin de là ! En y songeant bien, c'est à cette époque précise que les règles de vie imposées par sa mère étaient devenues plus rigides ; ses principes, plus rigoristes ; ses jugements, plus sévères. Elle avait eu droit à sa première neuvaine : un exercice de piété et de prière, répété pendant neuf jours consécutifs. L'objectif de cette première neuvaine avait été de faire en sorte que la brebis égarée qu'elle était retrouve l'amour dans le Seigneur. Elle avait tout juste douze ans.

Fervente de la Vierge Marie, sa mère avait choisi une neuvaine en dévotion à sa sainte patronne. Cette neuvaine s'intitulait *Marie, qui défait les nœuds*.

Sa mère avait bien pris soin de lui expliquer ce qu'étaient ces fameux nœuds que Marie pouvait l'aider à défaire.

– Les nœuds sont des problèmes pour lesquels nous ne trouvons pas de solution. Il y a toutes sortes de nœuds : ceux de la dispute, de l'incompréhension, de l'intolérance, de la jalousie, de la rancune. Chaque difficulté non réglée devient un nœud. Les nœuds peuvent être autant physiques que moraux ou psychologiques. Ils peuvent être des défauts, des chagrins, des complexes, des peurs. Tout ce qui nous empêche d'avancer vers Dieu est un nœud. Est-ce que tu comprends, Annabelle ? C'est une démarche spirituelle importante et tu dois la faire dans la sincérité, autrement Marie ne pourra pas t'aider à défaire tes nœuds.

Pendant neuf jours, guidée par sa mère, Annabelle avait fait l'acte de contrition et récité le *Notre Père*, le *Je vous salue Marie*, le *Gloire au Père* et le *Je crois en Dieu*. Tout cela en méditant au rythme des *Mystères du Rosaire*, selon le jour de la semaine. Avec beaucoup de bonne volonté, elle avait aussi chanté le *Magnificat* et appris la fameuse prière *Marie, qui défait les nœuds*.

Vierge Marie, mère du bel Amour, mère qui n'a jamais abandonné un enfant qui crie au secours, mère dont les mains travaillent sans cesse pour tes enfants bien-aimés, car elles sont poussées par l'Amour divin et l'infinie Miséricorde qui déborde de ton cœur, tourne ton regard plein de compassion vers moi.

Vois le paquet de nœuds qui étouffent ma vie.

Tu connais mon désespoir et ma douleur. Tu sais combien ces nœuds me paralysent.

Marie, mère que Dieu a chargée de défaire les nœuds de la vie de tes enfants, je dépose le ruban de ma vie dans tes mains. Personne, pas même le Malin, ne peut le soustraire à ton aide miséricordieuse.

En s'entendant réciter dans sa tête les premiers paragraphes de la prière, sans oublier la moindre virgule, le sourire poli d'Annabelle, destiné à ses visiteuses, se transforma en rictus. Le conditionnement avait la vie dure !

Comme il se doit, aux yeux de sa mère, cette première neuvaine avait atteint son but : la Vierge Marie avait défait le nœud de l'égarement d'Annabelle et ramené la foi dans son cœur. Dans les faits, la jeune fille avait regagné l'affection de sa mère et écopé de rougeurs aux genoux.

La neuvaine *Marie, qui défait les nœuds* devint dès lors pratique courante dans leur foyer, comme la solution à tout.

Défaire les nœuds de la jalousie. Les nœuds de la colère. Les nœuds de la méchanceté, de la désobéissance, de la malhonnêteté, de la paresse, des mauvaises pensées...

La liste des nœuds à défaire avait été longue. Une liste sans fin de nœuds récalcitrants. Annabelle avait dû défaire, et défaire encore, tant de nœuds, qu'elle en était venue à voir ces moments de piété partagés avec sa mère comme *du temps passé ensemble*. Un peu comme les parents de ses camarades de classe, qui les amenaient faire des randonnées de ski, même si elles n'étaient pas du tout sportives.

Rien n'est jamais parfait.

Les randonnées de ski fatiguaient les jambes de ses amies, les neuvaines rougissaient ses genoux à elle mais, de part et d'autre, les parents étaient satisfaits de faire une activité constructive avec leurs enfants.

Les neuvaines revenaient plus souvent que les journées de ski. J'y avais droit peu importait la saison, peu importait la température.

Cette pensée ne générait aucun sentiment de rancune chez Annabelle, ni même d'amertume. Ces moments auraient pu être bien plus pénibles pour elle. Sa mère avait su les rendre... apaisants. Les instants qui suivaient la prière, blotties l'une contre l'autre, à se bombarder de promesses d'amour éternel... Annabelle n'avait pas de plus tendres souvenirs de sa mère que cette intimité partagée.

Maman a été la meilleure mère du monde. Je n'ai jamais pris le temps de le lui dire et maintenant que je le voudrais, elle ne m'entend pas. Je suis tellement désolée. J'aurais dû revenir à la maison beaucoup plus vite. Je l'aurais suppliée ; elle m'aurait pardonné, comme d'habitude. Elle m'a toujours pardonné. Et peut-être qu'elle n'aurait pas eu cet accident. Je serais allée à la cave pour elle, comme je l'ai toujours fait, parce que cet escalier a un mauvais angle.

– Tu as l'air fatiguée, je trouve.

De retour dans le présent, Annabelle retint de justesse un mouvement de recul. Nicole Leduc, leur voisine de toujours et grande amie de sa mère – qui avait exercé la pire des influences sur Brigitte aux yeux de la jeune femme –, lui caressait tendrement l'épaule, l'œil plein de compassion. Une compassion inattendue, qui sonnait faux.

D'aussi loin qu'Annabelle se souvienne, elle n'avait jamais pu la supporter. Et Nicole Leduc lui rendait la pareille. Au centuple. Sous un couvert mielleux, bien entendu, puisque toute bonne grenouille de bénitier qui se respecte n'affiche jamais d'animosité publiquement.

– Annabelle, je doute que ce soit une bonne idée de passer autant de temps à l'hôpital. Il ne faudrait pas te rendre malade... Pourquoi ne veux-tu pas que nous partagions notre temps auprès d'elle ? Après tout, je suis la meilleure amie de Brigitte. La personne la plus proche d'elle. Après toi, bien sûr...

Nicole Leduc savait comment répandre son fiel : à petites doses, insidieusement, juste assez pour que vous vous demandiez si c'était vraiment ce qu'elle avait voulu dire. Jamais d'attaque directe, toujours le sous-entendu perfide, sournois.

– Je vous l'ai dit, madame Leduc : je veux m'occuper d'elle toute seule... C'est ma mère. Je lui dois bien ça.

– Mais je suis sa meilleure amie ! insista-t-elle, d'une voix presque aiguë. Et cesse de me donner du madame Leduc toutes les trois phrases. Appelle-moi tante Nicole, comme au bon vieux temps.

Quel bon vieux temps ? Vieille chipie ! Je t'en ferai moi, des « tante Nicole » ! Je n'ai plus dix ans. Plus personne ne peut m'obliger à le faire...

– Je ne vous empêche pas de venir la visiter de temps en temps, madame Leduc, répondit-elle en appuyant sciemment sur le « madame Leduc ». Je veux juste être seule à prendre soin d'elle. Je vous assure que c'est vraiment important pour moi.

Comme la jeune femme l'avait prévu, l'amie de sa mère parut émue par ses dernières phrases. Le sujet était clos. Pour le moment du moins.

Annabelle essayait de ne pas fixer son regard sur la chair flasque de sa voisine, dont le cou, si maigre, lui faisait penser à celui d'un poulet déplumé.

La dernière fois que je l'ai vue, elle n'avait pas ce surplus de peau.

Un rapide calcul mental l'informa que huit années s'étaient écoulées depuis son dernier contact avec Nicole Leduc. Huit ans qu'Annabelle avait quitté la maison pour aller étudier, et autant de temps qu'elle avait évité de même simplement la croiser, à chacune des visites qu'elle rendait à sa mère.

– Tu peux venir dormir à la maison. Il y a de la place, tu sais, la relança Nicole.

Je dormirais dans un panier de crabes avant d'aller dormir chez toi, espèce d'hypocrite !

– C'est gentil, mais je vis en appartement depuis longtemps. Je suis une grande fille maintenant : j'ai vingt-six ans...

– Vingt-six ans déjà ! Je ne t'ai pas vue grandir. Comme le temps passe vite !

Le ton était rieur, un peu complice, comme si madame Leduc se remémorait d'heureux souvenirs partagés alors que, dans la réalité, leur relation avait été une relation d'opposition.

Elle n'a jamais eu d'enfant et elle se permettait de dire à ma mère comment faire ! Une commère de la pire espèce, toujours à fourrer son nez partout, à donner son avis sur tout ! Et maman qui ne jurait que par elle !

– Je ne veux pas jouer les oiseaux de malheur, intervint la plus âgée des visiteuses, mais si Brigitte ne retrouve pas bientôt sa tête, il faudra songer à prendre des dispositions. Est-ce que l'une de vous sait si Brigitte a signé un papier – vous savez... ?

– Un mandat en cas d'inaptitude ?

– Oui, c'est ça.

– C'est son notaire qui pourrait nous dire ça, renchérit une autre.

– Qui est son notaire ?

– Je ne sais pas.

– Il me semble que le mandat en cas d'inaptitude doit rester à portée de la main, justement pour être trouvé facilement s'il y a un problème.

– C'est vrai, ça. On recommande d'en donner une copie à la personne qui doit gérer nos affaires et d'en mettre une dans ses papiers, à la maison, ou dans un coffret de sécurité.

Les visiteuses s'entretenaient exactement comme si Annabelle n'y était pas, constata celle-ci, exaspérée. Assez ! Assez ! Vivement qu'elle puisse refermer la porte derrière tout ce beau monde ; qu'elle puisse simplement profiter de quelques instants de silence.

– Mesdames... Je ne veux pas vous chasser, mais...

– Annabelle, il faut que tu mettes les papiers de ta mère en ordre, la coupa Nicole Leduc. C'est important. Il y a peut-être une hypothèque à payer ou des comptes en retard...

– Oui, je vais y voir, madame Leduc...

– Tante Nicole, ma grande, appelle-moi tante Nicole. Si tu veux, je peux t'aider à... ?

– Ce ne sera pas nécessaire, la coupa Annabelle, se découvrant des réserves de patience insoupçonnées. Je préfère faire ça toute seule. Ne vous inquiétez de rien, je vais m'organiser.

– N'oublie pas, s'il y a quoi que ce soit que je puisse faire pour toi, je suis là.

– Oh ! madame Leduc, il y a peut-être en effet..., fit Annabelle. Votre chat. La nuit dernière, encore, il est venu miauler autour de la maison. Ça a duré des heures...

– Charmin ? Non, ce n'est pas lui, trancha la voisine. Il ne sort pas la nuit.

Charmin, comme le papier-cul.

– Ah !... J'aurais pourtant juré que c'était le vôtre. Dans ce cas, savez-vous à qui appartient le gros chat blanc, avec une tache noire autour de l'œil gauche ?

– Ce n'est pas Charmin : je t'assure qu'il ne sort jamais la nuit. Ce doit être un autre chat qui lui ressemble...

– Sans doute, céda Annabelle, dubitative.

Elle ouvrait la porte, pour les inciter à partir, quand Nicole Leduc proposa :

– Et si nous récitons une prière pour Brigitte ? Toutes ensemble ? Hein, Annabelle, qu'en dis-tu ?

Qu'y avait-il à dire ?

Les quatre femmes formèrent un cercle, laissant une place vacante pour Annabelle. Elles joignirent leurs mains et Nicole Leduc toussota avant de commencer à déclamer :

*Pour répondre à l'angoisse de ceux et celles qui souffrent,
tu as envoyé, Père éternel, ton propre Fils dans le monde,
et il est devenu l'homme des douleurs ;
entends ma prière et ma plainte,
ne laisse pas le mal me détourner de toi ;
montre-moi que la souffrance ne peut être vaine
si je la supporte en union avec la Passion du Christ,
pour mon salut et celui de mes frères et sœurs.
Par Jésus le Christ Notre Seigneur.*

Amen.

Avant de verrouiller – enfin ! – derrière ses visiteuses, Annabelle dut se soumettre une fois de plus au rituel des baisers parfumés au fond de teint.

Il était presque onze heures. Elle n'avait plus assez de temps pour entreprendre quoi que ce soit avant de se rendre à l'hôpital. Elle avait déjà raté le petit-déjeuner de sa mère parce qu'elle n'avait pu s'endormir qu'à l'aube. Il n'était donc

pas question qu'elle rate le dîner. D'autant plus que, ce midi, pour la première fois, sa mère devait prendre son repas dans la salle à manger de l'étage.

En traversant le salon, elle vit son ordinateur sur la table ainsi que ses dictionnaires. Depuis l'accident de sa mère, elle n'avait pas traduit une seule ligne. Ce n'était pas bon, ça. Pour se remettre dans le bain, il lui faudrait relire les deux ou trois derniers chapitres du texte allemand ainsi que ceux qu'elle avait traduits. C'était beaucoup de temps perdu...

Se jurant de reprendre sérieusement le travail dès que possible, la jeune femme monta à l'étage. Puisqu'elle avait un petit quart d'heure avant de partir pour l'hôpital, aussi bien chercher où sa mère rangeait ses documents importants.

Le mandat en cas d'inaptitude, s'il existait, devait se trouver quelque part dans la chambre de sa mère.

En pénétrant dans la pièce bleue, Annabelle retrouva l'énergie apaisante de la Vierge Marie, que sa mère vénérât tant. Les murs bleus, le plafond bleu, le plancher bleu, le couvre-lit bleu. Tout était bleu, même la commode sur laquelle s'alignaient les petites statuettes de céramique de la Sainte Vierge. Certaines étaient des pièces de collection qui avaient coûté fort cher...

De nombreux chapelets pendaient de part et d'autre du grand miroir. Certains étaient entortillés sur des statuettes, d'autres débordaient d'un coffret. Ils étaient en bois, en ivoire, en corail, en perles. Un petit bol en poterie contenait des médailles et des dizainiers.

Annabelle pinça les lèvres. Toujours cet excès dans la religiosité...

Elle soupira puis se rappela à l'ordre.

Le mandat en cas d'inaptitude.

Elle ouvrit les tiroirs un à un, pour en inspecter le contenu. Elle n'y trouva que des vêtements, soigneusement pliés, comme toujours.

La penderie révéla le même souci de l'ordre. Sur la tablette à chapeaux se trouvaient peu de choses : des couvertures, des albums photos et une jolie boîte lignée rose et bleue qu'elle n'avait jamais vue auparavant.

La boîte ne pesait pas très lourd. Elle contenait quelques cartes de souhaits ; un vieux passeport ayant appartenu à sa mère ; le contrat notarié de l'achat de la maison ; le certificat de divorce de ses parents ; son certificat de naissance sous lequel se trouvait...

Annabelle frémit. Elle avait sous les yeux un douloureux épisode de sa vie. Doucement, elle saisit la coupure de journal jaunie.

« Décès tragique d'un garçonnet de trois ans. »

L'article datait de quinze ans. Inutile de lire le texte. Elle en connaissait trop bien le contenu. Elle scrutait la photo en noir et blanc de son frère. Ce bambin joufflu de trois ans, qui souriait de toutes ses dents, était-ce bien Jérémie ?

C'était il y avait si longtemps. Presque dans une autre vie.

J'avais tout juste onze ans. Maman m'avait demandé de le surveiller...

L'espace d'une seconde, Annabelle faillit partir à la chasse aux souvenirs, mais un réflexe d'autopréservation débrancha l'écran de son esprit. Visionner cette partie de sa vie, même uniquement en pensées, ramènerait au goût du jour les souvenirs cauchemardesques de sa dépression juvénile. Un mois d'hospitalisation pour surmonter – enfin presque – le décès de Jérémie. Dix de plus pour... Les malheurs ne venaient jamais seuls, elle l'avait durement appris cette année-là avec la mort de son frère et la disparition de sa sœur Anna.

Anna...

Annabelle abandonna la coupure de journal pour fourrager fébrilement, presque fiévreusement, dans les papiers. Ses mains tremblaient d'excitation, de joie. Allait-elle enfin trouver... ? Quand elle atteignit le fond de la boîte, elle soupira, déçue. Rien concernant Anna.

Pincement douloureux. Annabelle n'avait jamais compris comment leur mère pouvait faire comme si sa jumelle n'avait jamais existé. Longtemps, elle avait cru que c'était le moyen que Brigitte avait trouvé pour leur épargner à toutes les deux les réminiscences douloureuses de la disparition d'Anna. Aujourd'hui, elle ne savait plus que penser de ce déni.

Peut-être qu'à force de faire semblant, maman a vraiment fini par oublier qu'Anna a existé. Non, c'est impossible. Même avec toute la volonté du monde, une mère ne peut pas complètement oublier l'existence de son enfant, surtout si elle a sa copie conforme sous les yeux chaque jour. D'ailleurs, pourquoi aurait-elle oublié Anna et pas Jérémie ? Ils nous ont quittés tous les deux à quelques semaines d'intervalle seulement. Et Anna n'a jamais été déclarée morte. Elle peut très bien être vivante, quelque part...

Anna avait disparu à la fin des vacances d'été, au moment où Annabelle bénéficiait d'un premier congé de l'hôpital pour une fin de semaine.

Très tôt, ce samedi-là, Annabelle s'était réveillée seule dans le grand lit qu'elle avait toujours partagé avec sa jumelle. Elle avait immédiatement trouvé curieux le fait qu'Anna ne l'ait pas attendue pour se lever, comme elle le faisait normalement. Une demi-heure plus tard, après avoir fouillé la maison de fond en comble et ratissé les environs, il avait bien fallu constater qu'Anna avait disparu.

La police était rapidement arrivée à la maison, bientôt suivie par des enquêteurs. Ils avaient interrogé les voisins, les camarades de classe, l'épicier du village, bref tous ceux qui, de près ou de loin, pouvaient avoir vu Anna ou fournir une piste permettant de la retrouver ou, du moins, d'expliquer sa disparition. La jeune fille de onze ans était-elle simplement sortie sans prévenir ? S'agissait-il d'une fugue ? D'un enlèvement ?

Assez rapidement, la police avait conclu qu'il ne s'agissait pas d'un rapt : la chambre des jumelles se trouvait à l'étage et, chaque nuit, les portes et les fenêtres de la maison étaient verrouillées et mises sous alarme. Un kidnappeur aurait dû grimper dans une échelle, s'emparer de la jeune fille et redescendre avec son fardeau sur le dos, de la même façon qu'il était monté, tout cela sans réveiller Annabelle endormie près de sa sœur.

À la fin de cette atroce journée, des trois hypothèses en lice, seule celle de la fugue avait été retenue, même si aucun motif n'avait semblé inciter Anna à un tel geste.

Ce fameux matin du 30 août, en quelques heures, l'écho de la tragédie s'était diffusé, mettant la communauté en état de

choc. Des photos d'Anna avaient circulé partout, répandant la nouvelle de sa disparition d'un bout à l'autre de la région. Des citoyens avaient organisé des battues, sillonnant minutieusement les forêts et les boisés des environs. Dans la crainte du pire, d'autres avaient soigneusement parcouru les dépotoirs et fouillé les conteneurs à déchets. Des affiches avaient été imprimées et placardées à grande échelle, promettant une récompense pour la moindre information qui permettrait de retrouver l'enfant.

Complètement hystérique, Annabelle était retournée d'urgence à l'hôpital, où on l'avait droguée jusqu'à l'engourdissement complet. La disparition d'Anna l'avait anéantie à tel point qu'elle avait sombré dans un état délirant durant plusieurs semaines. Elle gardait peu de souvenirs de cette période sinon celui d'avoir dormi.

Annabelle avait mis longtemps à apprendre à conjuguer son manque d'Anna. À accepter de vivre sans elle. À accepter de vivre tout court. Elle avait voulu mourir, disparaître à son tour de cette vie où elle n'avait envie de rien faire sans sa sœur.

Au fil du temps, la médication l'avait aidée à retrouver une certaine sérénité. Les périodes de crise s'étaient graduellement espacées jusqu'à s'effacer complètement. La routine lénifiante de l'hôpital, ponctuée des brefs moments décousus et ennuyeux qu'étaient les séances de thérapie, en groupe ou individuelles, l'avait apaisée. Pendant un temps, du moins. Durant des semaines, elle s'était laissé porter par le rythme lent de la convalescence.

Puis vint le moment où elle avait commencé à trouver insupportable l'existence morne de l'hôpital, où elle avait voulu rentrer chez elle, où elle avait compris les risques qu'entraînait sa réclusion. Depuis des mois, elle vivait parmi

des enfants troublés et elle ne pouvait sortir sans l'accord de ses médecins. Les grandes portes étaient verrouillées. Les fenêtres, grillagées. Le choc avait été titanesque, la crainte d'y demeurer indéfiniment, intolérable.

Une autre bataille s'était alors amorcée : prouver qu'elle était saine d'esprit. Après des mois de colère, de frustration, de désespoir, Annabelle avait fini par comprendre que pour quitter l'enfer du service de pédopsychiatrie, elle devait cesser de se désorganiser lorsqu'il était question d'Anna. Au début, elle était plusieurs fois tombée dans le piège des questions de ses psychiatres, mais à force de volonté et de discipline, elle avait réussi à donner les réponses adéquates. Anna avait disparu. Anna ne reviendrait jamais.

À quelques semaines de ses douze ans, elle avait reçu son congé définitif de l'hôpital. Chaque matin, jusqu'à ses quatorze ans, sa mère lui avait fait avaler ses médicaments. Chaque semaine, elle l'avait conduite en clinique externe, pour des séances de thérapie, où elle s'était abstenue de parler d'Anna. Les sessions thérapeutiques s'étaient lentement espacées ; on avait diminué la posologie de ses médicaments, puis tout était rentré dans l'ordre.

À ce jour, Anna n'avait jamais été retrouvée. Aucune information la concernant n'avait non plus été rapportée. Même si, encore aujourd'hui, on continuait d'afficher des avis de recherche avec la photo de sa jumelle – comme sur la porte vitrée du hall de l'hôpital Notre-Dame de la Croix –, Annabelle n'avait plus d'espoir. Elle avait même accepté que sa jumelle puisse être morte quelque part et qu'on ne retrouve jamais son corps.

Maman a fait semblant qu'Anna n'a jamais existé, et j'ai fait semblant avec elle. On a fait semblant toutes les deux pour ne pas réveiller les souvenirs... Le nom d'Anna n'a plus jamais été

prononcé à la maison. Mais moi, j'y pense tout le temps... Je sais qu'elle n'a pas fugué. Anna n'a jamais eu de secret pour moi. Je savais tout ce qu'elle pensait. Et elle ne serait jamais partie sans moi, jamais ! Ils ne m'ont pas écoutée... Anna n'est pas partie. Je suis certaine qu'elle a été enlevée.

Mais qu'Anna ait été kidnappée ou qu'elle ait fugué, le résultat demeurerait le même : les recherches n'avaient strictement rien donné.

Pendant des années, Annabelle s'était demandé pourquoi on avait enlevé Anna et pas elle. Sa sœur avait-elle abouti dans un réseau clandestin pour pédophiles ? Si elle était toujours en vie, était-elle retenue quelque part contre son gré, obligée de se prostituer pour rester en vie ? Ou avait-elle perdu la mémoire et ne savait-elle plus comment rentrer à la maison ? Annabelle avait souvent retourné ces questions dans son esprit.

Sa sœur Anna avait disparu et tout ce qui lui avait appartenu s'était volatilisé. Dès son premier séjour hors de l'hôpital, Annabelle avait constaté avec stupéfaction que tous les effets personnels de sa sœur n'étaient plus dans leur chambre. Chaque fois qu'elle avait demandé à sa mère où elle les avait mis, cette dernière avait fait la sourde oreille. Rien d'étonnant puisqu'elle avait décidé d'agir comme si Anna n'avait jamais existé.

Longtemps, Annabelle avait trouvé invraisemblable l'idée que sa mère n'ait rien conservé en souvenir d'Anna. Aussi, pendant des années, souffrant toujours désespérément de l'absence de sa jumelle, Annabelle s'était acharnée à fouiller dans tous les recoins de la maison à la recherche de la plus innocente babiole ayant appartenu à sa sœur. À cette époque, elle aurait tout donné pour retrouver ne serait-ce qu'une photo de sa sœur. Encore aujourd'hui, elle donnerait tout.

Ce que j'ai pu détester maman de ne m'avoir rien laissé d'Anna. Je savais qu'elle craignait que je replonge dans la dépression au point de retourner à l'hôpital mais... un petit quelque chose ayant appartenu à Anna m'aurait tellement réconfortée. C'était ma jumelle, on vivait une symbiose parfaite. On se comprenait sans se parler. On se suffisait l'une à l'autre. Je ne sais pas comment j'ai pu survivre sans elle. Elle me manque toujours autant. Comme si j'étais incomplète sans elle...

Jusque-là, Annabelle n'avait jamais trouvé l'endroit où sa mère conservait peut-être jalousement des souvenirs d'Anna, mais elle avait toujours eu confiance qu'un jour elle mettrait la main sur...

Elle déglutit péniblement, en proie à une poussée de grand chagrin. Si sa mère ne retrouvait pas ses esprits, jamais elle ne pourrait lui dire où se cachaient les vestiges de la vie d'Anna. Sa jumelle serait définitivement disparue sans rien laisser d'elle.

Un grondement secoua ses entrailles, comme si un séisme avait lieu dans la région de son cœur. Au fond d'elle, un dangereux cocktail d'émotions s'apprêtait à exploser quand une pointe de lucidité se fraya un chemin jusqu'à son esprit, lui faisant comprendre qu'elle vivait l'amorce d'une crise de panique.

Cette prise de conscience suffit à briser l'élan de la vague qui risquait de l'entraîner dans une marée de désespoir. Elle imposa un rythme lent à sa respiration, ce qui l'aida à apaiser la tempête qui naissait sous son épiderme.

Elle balaya ce qui restait encore de son malaise au fond d'un tiroir de son subconscient. Avec les années, Annabelle

avait appris à vivre avec son anxiété, à la contrôler jusqu'à un certain point, mais le manque de sommeil des derniers jours n'aidait en rien son état chronique.

Sous l'effet combiné de l'insomnie et de l'obscurité, chaque nuit, l'angoisse venait battre dans la poitrine de la jeune femme, darder son esprit de l'inquiétante question : *Et si maman ne revenait jamais complètement à elle ?* L'idée que celle qui l'avait mise au monde ne la reconnaisse plus jamais provoquait chez elle un désarroi indescriptible. Sa solitude était tangible. Criante. Brutale. Elle n'avait plus que sa mère. Sa pauvre mère qui ne savait plus qui elle était. Si elle ne se rétablissait pas, Annabelle se retrouverait seule. Sans plus aucune famille. Le vide. Qui la rassurerait dans les moments d'incertitude ? Vers qui se tournerait-elle... ? Comme en réponse à ses questions, un visage familier s'imposa à son esprit. Un visage qu'elle aurait voulu oublier.

En dépit de son agacement, elle se ravisa mentalement. Elle avait encore de la famille. Un père. Qui s'entêtait à rester dans son sillage, malgré l'indifférence qu'elle s'évertuait à lui témoigner depuis des années. Était-ce la culpabilité qui empêchait ce dernier de s'éloigner d'elle, comme elle aurait souhaité qu'il le fasse, ou l'amour filial qu'il prétendait ressentir à son endroit ? Le pire des torts de son père n'était pas d'avoir quitté la maison l'année des grands malheurs – même pour une autre femme –, mais bien celui d'avoir fait pleurer sa mère. Aux yeux d'Annabelle, rien n'était plus condamnable.

Nuit après nuit, pendant ce qui lui avait paru durer une éternité, la fillette d'autrefois avait entendu sa mère pleurer à gros sanglots douloureux, sans pouvoir rien y faire. Annabelle avait détesté son père pour sa lâcheté. Sa haine était presque viscérale. Abandonner ainsi sa mère après la mort de Jérémie et la disparition d'Anna. L'abandonner elle aussi...

Brigitte avait fini par ne plus pleurer la nuit, mais Annabelle n'avait jamais pardonné à son père de n'avoir pas su être là.

Pourvu qu'il ne se sente pas obligé de passer trop de temps à l'hôpital. Maman n'a pas besoin de lui. Moi non plus. Qu'il reste avec sa... sa... avec elle !

S'obligeant à ravalier sa hargne, Annabelle rangea la boîte à sa place, sur la tablette à chapeaux. Il était temps pour elle de partir. L'heure du dîner allait bientôt sonner pour les résidents de l'hôpital.